

Yves Citton

Notices pour le catalogue de l'exposition

ATOPOLIS

Mons 2015

Saâdane Afif

L'homme du charbon marche dans la rue. Il ne sort pas de la mine, il n'y rentrera plus. Il marche dans la rue. Il vit dans un âge où le charbon est au-dessus de lui, dans le ciel – ce qu'ils appellent le « climat ». Mais aussi dans ses poumons, dans ses cellules où s'accumulent les particules fines – ce qu'ils appellent sa « santé ». Au coin d'une rue, il voit un acteur faire des gestes, dire des phrases, chanter des chansons sans mélodie (mais avec humour noir).

Il n'est pas d'ici. Qui, « il » ? L'homme du charbon ou l'acteur ? Peu importe : tous Terriens. On écoute cette histoire de trop loin. On n'entend que des refrains, sans savoir à qui ça se réfère. Comme dans les chansons, ça s'applique à tous ceux qui veulent s'y reconnaître. La chanson est dans ma tête, elle m'habite de l'intérieur. Elle remonte en moi aux moments les plus inattendus. Parce que j'ai baigné dedans, parce qu'elle était dans l'air, parce que je l'ai respirée avec les particules fines de charbon. Surtout : parce qu'elle s'est répétée. Ici, là-bas, partout, dans sa tête, celle de l'homme du charbon ou celle de l'acteur, dans ma tête, dans la vôtre, peu importe : tous résonants. Ce qui compte, c'est la répétition, la rotation (comme ils disent dans les radios), le nombre de tours par minute. Que ça revienne quand on croyait que c'était fini. Que ça soit désormais au-dessus de nous quand on croyait que c'était sous nos pieds. Que ça soit un appel du futur quand on y voyait un souvenir du passé.

Ce n'est pas d'ici. Ou plutôt : ce n'est pas plus d'ici que d'ailleurs. Ça se diffuse, c'est un peu partout, mais vraiment nulle part. Atopolis. Ça se mélange, ça se remixe, ça se créolise pour échapper à la répétition, à la rotation qui fait tourner en rond. 'La Relation, qui s'épart de l'être, affirme le sujet.' Cette boîte de bronze, elle vient d'où ? Qui a risqué sa vie pour extraire le bronze ? Qui a imposé sa signature pour se l'approprier ? Qui a payé l'assurance pour couvrir le risque d'un vol ?

L'homme du charbon ne regarde plus l'acteur. Il écoute la boîte en bronze. Il la laisse se graver en lui, sillon après sillon. Il regarde comment elle repose sur le sol. Sans racine. Mais bien là – et nulle part ailleurs. Sous *cet* acteur, à *ce* coin de rue, dans *cette* ville, durant *cet* été. Peut-on dire sous *ce* ciel ? Pas sûr. Sous *ce* charbon ? Encore plus difficile. Hyper-objet. Mais ce serait peut-être de l'humour noir. Ou notre dernière chance d'entrevoir le cercueil de notre anthropocène. Ou notre première chance de raconter une autre histoire.

Nevin Aladag

L'homme de l'adaptation caressait la vieille chèvre. Il la connaissait depuis longtemps. Il l'avait recueillie lorsqu'on ne voulait plus d'elle. Il l'avait nourrie, soignée, aimée. Il allait l'aider à passer le cap. Il venait juste de finir le travail sur les céramiques.

Les invités étaient venues chez lui pour donner leur empreinte. Il les avait reçues. Il savait recevoir. On le sentait dès le soin qu'il prenait à arranger leur par-dessus et leur chapeau sur le porte-manteau. Il avait préparé un plat de légumes plein d'épices indiennes, cuit dans un pot en terre, gardien des saveurs les plus fragiles. Ils avaient parlé longuement, de son travail, de leurs histoires. Les invitées avaient tous été séduites par sa voix douce et par ses gestes mesurés. Il avait cuit le café dans une casserole de cuivre faite par un ami de sa famille. Les grains de café venaient d'une coopérative sandiniste visitée lors de ses voyages de jeunesse.

La chèvre gardait les yeux fermés de plus en plus longtemps. Il ne pleurait pas.

Lorsqu'ils se sentaient chez elles, il leur montrait ses travaux en cours. Un cadre de tableau vide. Un porte-journal. À chaque fois, une histoire, une rencontre, quelqu'un devenu membre de sa grande famille. Tous généreuses, tous singulières, tous souriantes dans le portrait qu'il en faisait. Toutes Terriens. Il revenait autour de la table où elles avaient mangé. En s'asseyant, ils remarquaient que les chaises où ils s'étaient assises pour le repas étaient aussi en voie d'adaptation. Il corrigeait alors, avec une voix encore plus douce, en empruntant, comme pour s'excuser, les mots savants d'un biologiste : « l'adaptabilité est une réponse comportementale qui est inscrite dans le programme ; l'improvisation permet de changer le programme fondamental » (Daniel E. Koshland). Atopolis avait besoin d'improvisation.

La chèvre avait arrêté de respirer. Sa main était restée sous sa joue. Il attendait encore un peu.

L'homme de l'improvisation leur désignait alors une partie du corps. Il les avait observées, dès leur arrivée. Il avait rarement hésité. Il ne leur demandait pas leur avis. Elles savaient qu'il faisait le bon choix. Qui faisait l'empreinte ? Elles ? Eux ? Lui ? La question n'avait pas de sens. Les empreintes se faisaient à travers eux toutes. Parfaitement préparées pour être parfaitement singulières. Elles sentaient un courant les animer, depuis l'Inde et le Nicaragua, jusqu'au cuivre et au bois du porte-manteau. Atopolis vibrait de cette improvisation en train de se faire, de cet art de cultiver les marques et les relais. Il disait parfois : 'toute présence – même ignorée – d'une culture particulière, même silencieuse, est un relais actif dans la Relation'.

Après de longs moments de silence et d'immobilité, il alla chercher son couteau. La peau se détachait sous la lame sans qu'il l'écorche. Il la mesurait du regard. Ce serait pour improviser le grand pot en terre dans lequel il avait servi le curry de légumes. Il remercia la chèvre pour le don de sa peau.

Francis Alÿs

La boîte de conserve ne sent plus du tout la sardine à l'huile. Ils disent qu'elle a été récupérée, « recyclée ». Avec un peu de bois, un peu de ficelle, un peu de toile, elle est devenue voilier. Voilier miniature sur une carte d'océans sans eau. Dans une salle sans vent. Pas loin d'autres voiliers alignés en cale sèche. Recyclés eux aussi de sandales de plage multicolores. Sans sable.

La femme de l'océan regarde la file de Terriens qui rentrent dans l'eau en portant leur voilier par la quille. Elle croit les reconnaître à leur costume : des « vacanciers ». Mais elle n'en est pas sûre. Elle pense à la sardine qui était dans la boîte. Ce n'était pas une vacancière. Juste une sardine. Qu'on a ramassée, qu'on a arrachée à l'eau, qu'on a laissée s'étouffer lentement en plein air sur la cale d'un chalutier. Peut-être sous un ciel aussi bleu que celui des vacanciers.

Elle n'a jamais su si elle était dedans ou dehors. Qui, « elle » ? La femme de l'océan ou la sardine ? Peu importe : toutes Terriennes ! La situation n'est pas assez claire. Avec elle, on est dans l'espace même de la limite. Ni elle, ni pas elle ; ni vraiment dedans, ni purement dehors. Atopolis. Comme la boîte de sardine sur la carte. Sauf qu'on a les pieds dans l'eau. Et que l'eau monte. Et qu'on s'enfonce dans la limite. Et qu'on voit bien ceux qui sont juste à côté de nous, mais qu'à l'horizon, on ne voit plus personne.

Ils passent dessous ? Comment ils font pour respirer, dessous ? Ils étouffent lentement ? Ils se débattent ? Ils se trémoussent, tous ces petits corps bronzés de vacanciers ? Comme la sardine, mais à l'envers ? La femme de l'océan ne sait pas qu'en penser : ils se laissent faire pire que des sardines, ces vacanciers ? Quelque chose lui dit que 'la passivité n'a pas lieu dans la Relation.' Peut-être. Mais cet alignement de voiliers, c'est tout ce qui reste d'eux ? Leur monument funéraire ?

Elle se dit que la boîte de conserve ressemble bien au cercueil qu'elle est. Elle nous sent devenir sardines. Sardines à l'envers. Recyclées. Sardines les unes des autres. Toutes à nous enfoncez dans la limite, à nous plonger dans un horizon d'étouffement collectif. Mais bronzés, avec des caleçons de bain colorés, sous un beau ciel bleu – jouant jusqu'au bout notre rôle de vacanciers.

El Anatsui

L'homme du numérique n'en croit pas ses yeux. Il a l'habitude des séries, des alignements, des alternances, des échantillonnages, des plateformes. Il croyait connaître tout cela. Il savait s'en servir. Il résolvait les problèmes qu'on lui posait. En général, ça fonctionnait. Mais là, c'est autre chose.

Il avait appris à vivre dans l'Atopolis numérique. Une ville quadrillée, cartographiée, hiérarchisée, algorithmée, grouillante de fonctionnaires, d'opérateurs, de collecteurs, de sélectionneurs, d'évaluateurs. Une ville 'systématique, en même temps maillée, synthétisée, dérivée'. Mais une ville sans lieu. Le numérique gère la multitude par la puissance de l'abstraction. Il est égalitaire : *one man, one vote ; one can, one bit*. Mais il en abstrait toute la substance : 3 pumas + 4 frelons = 7, de même que 3 radis + 4 roses = 7. Sept égale sept. Radis, pumas, roses et frelons ne comptent pas – sinon comme items, unités, au sein d'une série homogénéisée ou d'un calcul. Le numérique rend tout substituable. Tout ce dont il a besoin, c'est de courant électrique. Peu importe d'où ça vient, charbon, solaire, nucléaire : c'est *de* l'électricité, pas *cette* électricité-là.

Alors, là, l'homme du numérique découvre un autre monde. Non parce que tout est joyeusement bariolé, alors que ses algorithmes seraient condamnés au gris. Non parce que ça se plie en miroitements, alors que les chiffres seraient plats et mats. Ce qu'il découvre, c'est l'infinie singularité concrète dont se nourrit la vie du commun.

Chaque rectangle blanc est différent du rectangle blanc qui le suit dans la série. Différemment rectangle et différemment blanc. Et en fait, il n'est pas vraiment blanc. Et de toute façon, ce n'est même pas un rectangle. Chaque chose est autre chose. Incalculable. Non-substituable. Ou substituable, mais avec perte. C'est cette perte que l'homme du numérique commence à sentir devant cette matérialité infiniment pluraliste du commun concret – 'la matérialité dense de la présence des peuples'.

Il se sent pleurer. De joie ? Il ne sait pas. Peu importe. Il pleure devant la beauté du concret. Il *est*. Il est davantage que tout ce que les appareils de capture peuvent en tirer pour faire du chiffre. Qui, « il » ? Le concret ? Ou l'homme du numérique ? Peu importe : tous Terriens. On est trop proche des larmes. On ne sait pas d'où elles s'écoulent. Ne sont-ils pas tramés dans la même sensibilité ?

On se demande d'où vient le carré rouge avec un tracé blanc d'étoile à cinq branches près du centre d'une des textures. On se demande pourquoi l'un de ses carrés voisin manque. Pourquoi l'autre voisin a une courbure plus fortement appuyée. On se demande si *cette* électricité, celle qui éclaire *cette* pièce, vient d'une centrale à charbon. Ou d'un futur accident nucléaire. On arrête de pleurer : on regarde – non sans peur, mais avec espoir, et avec joie.

Danai Anesiadou

La farce de « la crise grecque » avait autorisé chacun et chacune à laver son linge sale en public. Les dieux ne faisaient plus semblant. Cassandre n'avait plus besoin de se déguiser pour aller coucher avec Tirésias, qui était redevenue femme – pour s'éviter le ridicule d'avoir une queue qui pendouille. Sur le plan professionnel, Cassandre était missionnée pour annoncer l'anthropocène. Ça se passait plutôt mal. Europe préférait les voitures allemandes aux animaux à queue. Cause toujours, disait-elle, et profite de faire le plein : le prix du pétrole est au plus bas !

Son agence avait été claire : *Enjouez votre catastrophisme* – ou allez chercher un autre boulot. Avec 50% de chômage chez les jeunes (Cassandre était restée très jeune), elle allait enjouer. Elle mettait du rouge à lèvres. Elle embrassait les passants, les miroirs, les murs, les affiches. Du rose partout, en forme de roses. Elle enjouait. Des faux plafonds, pour nous protéger du ciel qui nous tombe sur la tête. Des fausses portes et des fausses fenêtres en PVC, pour aérer le bunker. En veux-tu, en voilà ! Il fallait être « plastique » – ou plasticienne (même combat ?). Ils appellent cela « flexi-sécurité » : plus tu seras exposée, plus tu t'accommoderas aux apparences – et plus forte ta faiblesse te fera. 'L'identité n'est plus seulement permanence, elle est capacité de variation, oui, une variable, maîtrisée ou affolée'. Varie, plie, enjoue : la catastrophe serait de croire à la catastrophe. Ça nuirait à la croissance.

Cassandre ne comprenait plus bien pour quoi elle était payée. Le dérèglement climatique ? Les contaminations nucléaires ? Les mégatonnes de pesticides ? Tout le monde le savait. Qu'en dire de plus ? Le chef de son agence paradait en 4x4.

Et si elle arrêta de bosser ? Autant s'enjouer. La croissance remplissait les poches des actionnaires. Autant actionner : chômeurs, salariés, directeurs, financiers – tous rentiers !

Change de genre, lui avait dit Tirésias. Elle avait vu des objecteurs, prêts à recommencer à zéro. Ensemble : autre chose, sur d'autres bases, dans d'autres circuits. Mais elle aimait trop les trucs qui brillent. Pas moyen. Pas de sa faute. Des couleurs vives ou la mort ! Plutôt crever que ne pas être perroquet ! Atopolis devait briller.

Pendant qu'elle se remettait du rouge à lèvres, un mot lui était revenu sur la langue : *thérapie*. Europe avait été emballée : ça méritait une promotion. Aidez-les à sortir de leur déprime ! Écoutez les histoires qu'ils ont sur le cœur ! Faites qu'ils se racontent, qu'ils s'acceptent, qu'ils s'exhibent – qu'ils s'aiment enfin ! Ils en ont bien le droit, non ? Donnez-leur un peu d'attention ! Ils le valent bien. Que tout devienne rose dans un monde de bisounours ! Ils en ont tellement besoin. Devenez leur miroir ! Qu'ils s'embrassent en vous embrassant ! *Care ! Empowerment ! Agency !* Croire en soi est si important !

Yto Barrada

D'habitude, elles étaient charnues, reluisantes, impeccables. Parfaitement rondes. Également rougies de tous côtés. La peau ferme et tendue, comme prêtes à exploser sitôt que s'approcheraient des dents ou un couteau. Sans tache : immaculées. « Hydroponiques », disaient-ils. Hors-sol. Atopolis.

Alors forcément, à son arrivée, la femme du supermarché avait cru atterrir dans une zone de désolation. Une terre de misère. Une terre sèche. Où était-ce donc, ce trou ? Une province ? Un village délaissé ? Un « tiers-monde » ?

Ces avortons de tomates dispersées sur ce squelette de plant faisaient pitié. Si loin de la perfection habituelle. Comme ces vieux sourires antérieurs à l'avènement de l'orthodontie. Culture extensive, disaient-ils. Les branches tellement étendues, minces, improbables ! Par quelle ignorance des lois de la gravité cela tenait-il donc debout ?

La femme avait fait trois pas dans le jardin. Sans lever les yeux, le monsieur lui avait dit de cueillir une tomate. Elle avait hésité. Elle avait l'air hors de son élément. Qui, « elle » ? La femme ou la tomate ? Peu importe : toutes Terriennes. On n'aurait pas osé le dire. On croyait trop bien savoir quel était le vrai lieu, le territoire, le jardin paradisiaque, plein de vraies saveurs, authentiques, intègres, pré-agro-industrielles.

Ça nous avait pris du temps – un siècle et demi ? – mais c'était devenu évident : la « vraie » vie était bien là. Au contact direct de l'humus. « Bio » ! Dans l'immédiation. Sur place.

Les pauvres avaient les vraies richesses : des tomates ratatinées, tachetées, merveilleusement irrégulières – mais avec un « vrai » goût de tomate. Cette pauvreté nous sauverait. Pardon : cette « frugalité », joyeuse et bienvenue. Le tiers-monde serait notre avenir, notre inspiration, notre guru. Pour réapprendre à « vivre ». Quoi de plus beau qu'une table d'écolier rouillée, « marquée par la patine du temps » ? Quoi de plus apaisant, rassurant, émouvant que le désordre un peu sale d'un jardin d'amateur ?

Quoi de plus terrifiant, de plus inhumain, de plus étouffant que les allées parfaitement alignées d'un supermarché aseptisé ? Quoi de plus pathétique que les consommateurs blêmes qui l'arpentent comme des âmes en peine ? 'Il standardise – mais à chacun des nœuds de la Relation nous trouverons des cals de résistance.'

Évident, indéniable, ce retournement de la modernisation contre elle-même ? Pour vous et moi qui regardons ces photographies ? Cueillons-nous ces tomates ? Les plantons-nous ? Je suis devant l'image. Je la prends au sérieux. Je parle au vieil homme assis qui touchote ses tomates jaunes. Je balbutie. En réalité, je ne sais trop quoi lui dire. Il ne lève pas les yeux.

Depuis le début, je me sens décalé. Est-ce parce que je suis dans la réalité du musée, tandis qu'il est dans le simulacre d'une photo ? Ou est-ce parce qu'il est dans la réalité du jardin, tandis que je suis dans le simulacre du musée ? Atopolis, c'est peut-être ce décalage, érigé en espace de vie – une vie séparée mais commune.

Vincen Beeckman

Bien sûr, c'étaient des photos d'*après*. Sans ça, pourquoi tous ces squelettes, tous ces équipements, tout ce noir autour des yeux ? Comme tous les Terriens, ils avaient subi ce dont on ne parle pas. Atopolis : la ville d'hier qui n'a plus lieu d'être, toxique partout, habitable nulle part. Ils en vivaient le deuil depuis dedans. Ils en portaient le deuil sur eux – ça suintait dans leur fard, leurs déguisements, leur ironie désillusionnée.

Comment ne pas se sentir morts-vivants, zombies, condamnés ? Juste une dernière cigarette, un dernier bâton de glace, un dernier tour de manège, une dernière petite baignade – avant que ça ne soit plus possible. Interdit, barré, oublié. Non seulement déconseillé, ou risqué, ou dangereux : toxique.

Bien sûr, c'étaient des victimes. Ils n'avaient rien de décideurs. Les décideurs – avant – ne s'habillaient pas comme ça. Ils prenaient d'autres poses. Ceux-ci étaient des gouvernés. Ils réagissaient. Ils n'en voulaient même pas vraiment aux gouvernants. Ils faisaient ce qu'ils pouvaient. Qui, « ils » ? Les gouvernés ou les gouvernants ? Peu importe : tous Terriens. Tout était devenu perméable – et, surtout, tout était trop tard pour faire la différence. Le lent basculement était comme suspendu dans l'ambivalence : 'plus il produisait de l'exclusion et plus il générait de l'attraction'. Ils faisaient face. Bon visage contre mauvais sort.

Trop bon visage... Et si, finalement, c'étaient des photos d'*avant* ? Sinon, pourquoi ce reste de confiance dans leur sourire ? Pourquoi cette présence persistante de quelque chose qui ressemble quand même, malgré tout, à de la joie ? Pourquoi ces mises en scène ? Pourquoi ces traces d'un système qui fonctionne toujours ? Avaient-ils encore de l'électricité ? Sinon, comment avoir une glace à offrir à un chaton ? Comment jouer avec une console ? Comment prendre ces photos ?

Ou alors, ils faisaient semblant ? Peut-on pousser la mise en scène jusque-là ? Tous acteurs d'un jeu auquel plus personne ne croyait ? Chat, rats, chien : tous ont l'air étonnamment complices. Se complaisent-ils à le jouer ensemble ? Y a-t-il plus haute valeur que cette complaisance ?

Walead Beshty

Que masque le blanc ? C'est bien entendu une fausse apparence. *A cover-up*. Rien n'est blanc ni plan comme ces surfaces apparemment vides. Il n'y a que des blanchiments, et des aplanissements. Des activités qui s'effacent comme activités.

Il y avait quelque chose – dessous ou à côté. Ce quelque chose a été coupé. *Cut-out*. Il reste autre chose, dont la visibilité devient frappante. Comment faire pour que le blanc devienne frappant ? Regarder de très loin ? Et si c'était sombrer dans la pire illusion...

Car le blanc n'existe pas : rapprochez-vous ! Encore un peu ! Tout près ! Là, vous voyez ? C'est ça, la vérité d'Atopolis : quand on se rapproche du blanc, du rien, du non-lieu, quand on se rapproche assez, quand on s'apprend à le regarder, ce blanc, alors on commence à voir quelque chose – quelque chose qui est tout *sauf* du blanc. Des ombres. Des imperfections. Des grains. Des poussières. Des traces.

Des visages ? Sans doute pas. Mais c'est peut-être tant mieux : et si les visages étaient ce qui cache les ombres, les imperfections, les grains, les poussières, les traces qu'on trouverait derrière si on s'en approchait ?

L'homme de la révolution retrouve d'autres visages derrière les masques du blanc. Il y voit les peaux noires de l'oppression, les peaux tannées de l'exploitation, les peaux gercées de l'exclusion. Surtout, il voit *les* blancs derrière *le* blanc. Des visages de blancs. Ou des masques de blancs ? Peu importe : tous Terriens. C'est leur problème de faire la différence. Pas le sien.

Son problème aujourd'hui, c'est de comprendre si les nouveaux blancs portent encore les traces de leur exploitation. Le blanc du papier reste une texture. Il garde un grain, des imperfections, des poussières. 'La matérialité dense de la présence des peuples.' Il vient de quelque part, il porte les empreintes de ceux qui l'ont manié. Il reste un lieu marqué d'une signature. Le blanc d'un écran reste une matérialité concrète : quand on s'en approche, il vibre, il pulse, il révèle des taches de doigts, des traces de postillons.

Le blanc issu d'un programme « concrétise une abstraction objective » (Vilém Flusser). C'est le masque parfait. Sans signature. Sans trace. Sans dessous. Sans visage. Reste-t-il encore des mains pour l'arracher ?

Il y a eu des mains pour le programmer, ou pour insérer un module repiqué d'ailleurs dans un programme opérant ici. Il peut y avoir des mains capables de le déprogrammer. Ou d'ouvrir la boîte noire du programme pour retrouver les traces d'où il vient. Vos mains savent-elles le faire ? Les miennes, non. L'avenir d'Atopolis tient à cela. Non pas tant : *Bas les masques blancs ! Mais : Craquez les boîtes noires !*

Huma Bhabha

Ça avait commencé par les pieds. D'abord, il y a très longtemps, ils avaient capturé ou acheté des gens. Ils leur avaient mis des chaînes, les avaient empilés dans des bateaux, leur avaient fait traverser les océans, et les avaient mis au travail. Ça n'avait pas tenu. Ça s'était battu. Ils avaient dû trouver autre chose.

Ils avaient alors aligné les gens dans des grandes halles. Plus besoin de chaînes aux pieds. On les a mis côte à côte, en série, devant des tapis roulants. Ils restaient assis et faisaient ce qu'on leur disait. On les a mis dans des bureaux. Il fallait les surveiller, mais plus besoin de les fouetter. Ils pouvaient bouger, mais ils ne bougeaient pas. Ils avaient un salaire. Parfois des primes.

Mais il y avait de moins en moins de boulot. Il a fallu trouver autre chose. On leur a donné des écrans. Ils ont regardé les écrans. Ils baissaient la tête. Plus de chaînes, plus d'usine, plus de bureaux. Ils étaient libres. Ils communiquaient. Ils bougeaient encore. Juste les doigts, et parfois les lèvres. La tête baissée.

C'est à cette époque que leurs jambes s'étaient figées. Plus besoin. Trop occupés à tapoter. On avait remplacé les écrans par des câbles. Directement dans le cerveau et quelques organes vitaux. Flux d'informations, de sensations, d'énergies, de calories. Les mains s'étaient jointes au tronc.

On avait fini par tout remplacer par des ondes. Plus besoin de câbles ni de tuyaux. Ça communiquait par capteurs. *Bluetooth. Wifi.* Ça baignait. Ça avait compacté les corps en blocs à angles droits. Pour que ça prenne moins de place. « Ça », quoi ? Allez savoir... Ça ne se discutait plus.

Ça leur avait redressé la tête. Plus besoin d'yeux, d'oreilles, de nez, de bouche. Du dehors : juste des blocs. Immobiles. Dressés. Fiers. Fières ? Peu importe : tou(te)s Terrien(ne)s.

Du dedans : ça jouit, ça module, ça sélectionne, ça isole, ça focalise, ça combine, ça remixe, ça imagine, ça invente. Ça sent. Ça sent la matière – du dedans. Tout. N'importe quoi. Des bouts de pneus arrachés, avec leur relief, leur torsion, leur odeur. Ça sent le noir, la texture, le caoutchouc. La matière, dans toute sa vivacité sensible. L'amour de la matière. Dans la matière.

Ça a l'air immobile du dehors. Mais ça fulmine là-dedans. Vite, toujours plus vite : sous l'impassibilité de surface, 'la principale qualité devient l'accélération. Non pas cette précipitation oublieuse qui règne alentour, mais l'acuité extrême de la pensée, prompte à varier sur son erre.'

Ça sent et ça pense des corps qui marchent alentour, qui parlent, qui regardent. Les corps d'Atopolis, qui sont venus ici pour regarder, pour sentir, pour penser. Vous. Moi. Notre matière, dans toute sa vivacité sensible et pensante. Ça s'en nourrit. Ça jouit du caoutchouc, du liège – et des parfums, et des mouvements, et des bruits de nos corps. L'amour d'Atopolis, ici et maintenant. Pour jamais.

Vlassis Caniaris

Et s'il n'y avait rien dedans ? Seulement des cravates. Des bottes. Des caisses. Des par-dessus. Des boîtes. Des cartons. Des chemises. Des sacs. Des charriots. Des cageots. Des chaises. Des camions. Des bocaux.

On pourrait taper dessus. Il faudrait des baguettes. Ce serait le vide qui ferait du bruit. La tension d'une membrane sur le vide. L'espace de résonance permis par le vide. La distance entre les parois. Le rien dans l'entre-deux. 'L'écart, le gouffre, qui est aussi projection, et perspective d'inconnu.'

Le plein tue le son. Il l'étouffe. Il faut le faire respirer. Mais respirer du dedans, depuis là où c'est vide. Car on se méfie du dehors. Et de ceux qui en viennent. Ils amènent du trop-plein dans le pas-assez-vide. On n'aime pas ça. On n'en a pas besoin. Le bateau est plein. On est déjà trop pressés. On en a trop, on en fait trop, on en veut trop. On étouffe. On a besoin de vide. On a besoin de rien.

Apportez-nous du vide ! Débrouillez-vous ! De l'air ! Du vent ! Foutez-le camp ! Rentrez chez vous ! Vous faites trop de gosses. Y a pas la place. Vous faites trop de bruit. On veut du calme. Un peu de silence. La paix !

Faisons le vide ! Débarrassons-nous de tout ça ! Un grand coup de balais ! Au revoir ! À la poubelle ! Ça nous encombre, ça nous étouffe, ça nous écrase. On croule sous tous ces trucs sans substance. Plus on les accumule, plus ils nous affament de vide. Ils nous enchaînent, ils nous paralysent, ils nous empêchent de vivre.

Tirons-nous ! Foutons-le camp ! À la revoyure ! Barrons-nous ! Larguons les amarres ! Prenons le large ! De l'air ! Du vent dans les voiles ! Pas besoin de dire adieu. Rentrez vos mouchoirs. On va pas pleurer ! On va pas en faire une scène. On se reverra bien un jour. Ici ou là, peu importe : tous Terriens ! De toute façon, on sera à deux heures de vol. Et puis, y a le téléphone. Et puis, c'est pas la fin du monde. C'est juste Atopolis : l'horizon de la fuite, la peur et le besoin du vide, le désir et l'angoisse du plein. Le perpétuel entre deux. Mais sans capacité ni volonté d'accueil.

Abraham Cruzvillegas

- On va où ? On dit quoi ?
- On s'en fout ! Pédale et gueule !
- Tu vois quoi ? Ils sont où ?
- Je vois tout ! Devant, derrière. À droite, à gauche.
- Et y a quoi ?
- Plein de monde. De tous les côtés. Tous hantés par 'la rage inconsciente et désespérée de ne pas « comprendre » le chaos du monde'.
- Et on va le leur « expliquer » ? T'y comprends quelque chose, toi ?
- Dis tout ce qui te passe par la tête ! Faut attaquer le chaos par le chaos ! Ce qui compte, c'est le volume, pas le contenu. Ça aura toujours assez de sens. Il suffit de gueuler, ils finiront bien par suivre. Si fallait savoir ce qu'on veut dire avant de gueuler, on se ferait entuber à chaque fois.
- Mais on se fait entuber à chaque fois !
- Au moins on aura gueulé.
- On pourrait leur dire où on va. On pourrait se rassembler. Faire corps.
- Si fallait savoir où on va avant de partir, on irait nulle part.
- Mais on tourne en rond !
- Au moins on bouge. Tu voudrais qu'on aille où ? Atopolis ? On y est déjà !
- Juste une direction. Aller au moins dans la bonne direction, même si on sait pas où on va : c'est trop demander ?
- Tu m'emmerdes. Pédale et gueule !
- L'un de nous est peut-être de trop. Ce truc n'est pas fait pour deux ! Y a qu'un guidon et qu'une seule selle.
- Qui te dit qu'on est deux ? De toute façon, peu importe : tous Terriens.
- Oui mais tous dispersés ! Ça mènera nulle part.
- C'est pour ça qu'il faut gueuler ! Tiens, j'en vois un qui regarde. Là ! Fais-lui signe ! Dis-lui de venir avec nous !
- Il reste à distance. Il fait que regarder. Mais quel ahuri ! Il se croit au musée ? Je parie qu'il oserait même pas toucher ! Mais quel pays de dingues !
- Je t'ai dit que tu gueulais pas assez fort. Il t'a pas entendu, malgré tout l'attirail.
- Faut qu'y soit sourd.
- Essaie encore, pousse une gueulée ! J'en vois d'autres qui rentrent dans la salle. Il s'en trouvera bien un...

Meschack Gaba

Votre drap n'est pas ma peau. Vous l'élevez dans vos cérémonies, sur des mâts bien hauts, tout droits, au son des musiques militaires. Vous le faites flotter sur vos bâtiments officiels. Vous paradez derrière lui aux Jeux Olympiques. Vous vous y reconnaissez – peut-être. Moi pas. Ma peau vaut mieux que vos draps.

Me battre pour vos couleurs ou sauver ma peau ? Pas d'hésitation. Rien à défendre dans un drap. Tout à craindre. Individualisme ? Égoïsme ? Lâcheté ? Une autre vision du commun à défendre. La boule – la bulle, le globe – où nous tenons ensemble. Les uns parfois « contre » les autres – mais tellement proches, tellement « tout contre », qu'on ne peut pas tuer l'autre sans se blesser soi-même. Une boule d'écume – faite de bulles mitoyennes en irrémédiable co-fragilité (Sloterdijk).

Se battre pour la boule ? Sans doute, mais contre qui ? Pas contre vos draps, ni contre leurs fantômes. Contre ceux qui perdent la boule – en nous la rasant gratis pour la vendre au plus offrant. Là, oui. Mais ceux-là ne s'embarrassent pas de draps. Et ils ne risquent pas leur peau.

Qui sont-« ils » ? Les dirigeants ? Les capitalistes ? Les actionnaires ? Les marchands ? Les riches ? Pas tous. Pas tous habillés de la même couleur. Pas tous alignés au même garde-à-vous. Pas tous du même côté des mêmes démarcations. Pas tous ni chacun ni tout le temps ni en tout. Un peu de vous ici, un peu de moi là. Difficile de (ne pas) s'y retrouver.

Tous Terriens ? Sans doute. Mais ça ne suffit pas. Atopolis ? Insoutenable tant que certaines parts d'entre nous s'insoucieront de la Terre, qui donne lieu à nos villes.

Entre chiens et loup, tous les chats sont gris. Mais des frontières se retracent bien, chaque jour, en chaque point du globallon. Profondes et souvent sans appel. Entre ceux qui aident à vivre et ceux qui profitent de la mort. Entre *agents de relais*, 'échos-mondes qui travaillent dans la matière de la Relation', et *agents-d'éclat*, 'reflets littéraires de cette matière, qui en manifestent la violence sans l'éclairer ni la bouger ni la changer'. Ces frontières sont partout, autour de nous, entre nous, en nous. Mais pas là où on croit.

En chaque point du relais et du tramage relationnel, la frontière est une affaire de sensibilité. D'esthétique. Une affaire de goûts et de couleurs : précisément de ce dont ils disent qu'il ne faut pas disputer. Eh bien si : tout est là. Les couleurs vives, pures, brillantes de vos draps ne sont pas celles de nos peaux. Vos blancs immaculés, vos rouges pompiers, vos bleus sans nuance ne sont pas dans notre nature. Ils n'existent que dans vos centres commerciaux. Et encore, ils y pâlisent bien vite – tant mieux, car ils sont irrespirables, avec vos bains de néon et vos écrans ubiquitaires.

Ce brillant n'est pas pour notre boule. (*This glow doesn't suit our ball.*) Nos couleurs sont pâles, crème, ocre, terreuses. Hésitantes et toujours usagées. Bâtardes et toujours nuancées – cette pureté ne fait pas notre affaire.

Et pourtant, c'est bien ce globallon-là qu'il faut préserver. Avec ses draps et ses couleurs. Nous n'en avons pas d'autre : pas de planète B. Mais il y a d'autres couleurs. Plus terriennes. À nous d'en jouer.

Jef Geys

L'élève avait inventé un mot : *journeçon*. L'homme de l'archive l'avait bien noté. Ça lui parlait. Mais sans rien lui dire de précis. Ça prendrait sens, peut-être. Ou pas. Et en fait : pas. Le mot était resté sur une feuille de papier. Et dans la tête de l'homme. Puis l'homme l'avait oublié. Mais le mot était resté dans l'archive.

Tout était là. Mais sans qu'il le sache. Les leçons qu'il donnait presque tous les jours dans son école excentrée. Les journaux qu'il imprimait épisodiquement pour se donner l'allure du quotidien. Le relief qu'il faisait émerger par une certaine pression imposée aux lieux communs. La question qui fait affleurer un trouble dans le genre de discours, qu'on reprend pour la relancer. L'opacité d'un mot étranger, qui pourrait devenir familier.

La leçon journalière et la feuille périodique sont condamnées aux brumes de la sous-culture. Elles ne sauraient faire « œuvre » (négation). Elles œuvrent pourtant dans les tréfonds de l'ordinaire et de sa répétition (agents relais). Elles y trouvent un abri, pour travailler en profondeur – dans l'infinitésimal, l'insistance, l'obstination.

Pas l'obstination du journaliste ou de l'instituteur : l'obstination des nouvelles, des faits, des habitudes, des négligences, qui se répètent et qui redemandent, chaque jour, de nouvelles phrases, de nouvelles images, de nouveaux gestes, de nouvelles réponses et de nouvelles questions. De nouvelles leçons. 'Aussi bien, la répétition est-elle, ici et là, un mode avoué de la connaissance. Reprendre sans répit ce que depuis toujours vous avez dit. Consentir à l'élan infinitésimal, à l'ajout, inaperçu peut-être, qui dans votre savoir s'obstinent.' C'est l'élan et l'ajout quotidiens qui s'obstinent, dans l'instituteur et le journaliste, pour reconstituer par sédimentation une Atopolis toujours répétitive, toujours nouvelle.

Moins arrogant que la leçon, plus réfléchi que le journal, le mot de l'élève aurait pu aider à repérer une forme d'action, un contraste de la Relation. Mais il était resté enfoui. Sans répétition. Il lui manquait l'essentiel : la patine, l'épaisseur, le relief, le déploiement de l'usage. Le relais.

Ce qui n'existe qu'une fois, ce qui n'insiste pas, n'a pas de consistance. L'archive ne suffit pas. Questions, illuminations, trouvailles, esquisses, tâtonnements, frayages, solutions : tout y est. Mais sans qu'on le sache. Non relayé. Non relaté. Éclairs visionnaires ou rabâchages insignifiants ? Peu importe : tous souterrains. L'homme de l'archive est-il celui qui collecte les éphémères ou celui qui en déterre des trésors ? Ou celui qui prend le temps de venir voir ce qui a été déterré ? Ou celui qui en dissémine les effets à la surface de la Terre, par son journal ou par ses leçons ? Ou les lecteurs et les élèves qui portent ces journeçons en eux ? Peu importe : tous Terriens par ce mouvement commun d'enfouissement et d'exhumation, ni jamais vraiment réussi, ni jamais complètement échoué – multiplement répété. Tous relais.

Thomas Hirschhorn

L'OMC a publié un rapport, coordonné par Marc, mon meilleur copain d'enfance à Genève, cherchant à comprendre comment rendre la globalisation socialement soutenable, dans lequel des experts synthétisent des survols d'études préexistantes pour en tirer des conclusions nuancées (la globalisation augmente parfois les inégalités et la précarisation des emplois, mais pas toujours, ni dans toutes les régions du monde, ni dans tous les secteurs), ce qui, a priori, n'aide guère à résoudre globalement les problèmes de la globalisation, mais ce qui témoigne de l'honnêteté et de la rigueur intellectuelle des auteurs, dont je ne doutais pas, car Marc est la personne la plus intelligente et la plus humaine et la plus généreuse que je connaisse, et je sais que les enquêtes de ce type se basent souvent sur une procédure statistique appelée *régression*, que je n'ai jamais vraiment étudiée mais que j'aimerais bien maîtriser parce que, dit-on, ça permet de distinguer entre les fausses et les vraies hypothèses de relations causales, ce qui est quand même essentiel pour pouvoir se repérer dans notre monde aussi « complexe » (comme ils disent), et j'ai d'ailleurs toujours eu un complexe d'infériorité envers Marc, parce que lui savait faire des régressions et moi pas, enfin, pas du type statistique, même s'il y a sans doute d'autres façons de vérifier des hypothèses de causalité, et même si j'ai pratiqué moi-même des régressions d'un autre type, comme maintenant où, pour Thomas Hirschhorn (que je ne connais pas, mais qui est suisse aussi, comme Marc et moi), j'essaie de comprendre la globalisation « à l'envers », en redescendant des généralités globales vers les cas concrets, par exemple mon copain d'enfance, ou mes complexes, ou l'ordinateur sur lequel je rentre ce texte (dont je viens de m'assurer qu'il est bien *made in China*), ou comme mon ami Clément, qui n'est pas vraiment mon « ami », comme l'est Marc, ou comme il l'était (Marc), parce que je ne le vois plus très souvent (mais ce n'est pas parce qu'il travaille à l'OMC, c'est plutôt parce que je passe trop de temps sur mon ordinateur chinois à essayer de comprendre les effets de la globalisation, ce qui fait que je ne vais pas assez souvent à Genève pour voir Marc, et que même quand j'y vais, je ne le vois pas, parce que je vais en priorité voir mes parents, qui sont aussi à Genève, et que je me sens coupable de ne pas aller les voir assez souvent, toujours parce que je passe trop de temps sur mon ordinateur chinois, dont il est sans doute d'ailleurs faux de dire qu'il est « chinois », parce que je suis sûr que plein de profits sont en fait redirigés vers les USA, ou vers les banques suisses, parfois à Genève, où le frère de mon ami Jacques dirige une banque – il faudrait peut-être dire *made in Atopolis* ?), Clément, donc, n'est pas vraiment un ami, c'est un ancien étudiant qui, de temps en temps, m'écrit des lettres sur papier, avec de l'encre, des enveloppes et des timbres, parce qu'il défend concrètement 'le droit à l'opacité' en refusant d'utiliser le numérique, et parce qu'il s'efforce de renverser une globalisation qu'il trouve socialement et écologiquement insoutenable, et je suis d'accord, sauf que lui, Clément, a fait le choix de vivre dans une commune qui essaie de s'approvisionner en circuits courts, en Isère, et je fais aussi un complexe d'infériorité envers Clément, parce que je me dis que j'aime bien Marc, que j'aime bien Jacques, que j'aimerais bien rencontrer Thomas Hirschhorn, que je devrais aller voir mes parents plus souvent (tous Suisses), que j'aime bien mon ordinateur (qui me reliera bientôt à presque tous les Terriens) – mais que, dans le fond, c'est plutôt Clément qui a raison, et que les circuits courts ne sont pas une régression.

David Medalla et Adam Nankervis

Il dit, du haut de ses grands chevaux : – Mais quand donc *ne* serions-nous *pas* en train de tisser ? Nos paroles et nos gestes trament toujours quelque chose. L'humain tricote de la socialité comme l'araignée pisse sa toile, comme le poisson filtre l'eau. Toujours déjà dedans, toujours tramé et tramant. Toujours à répondre et à anticiper ce qui se dit à l'entour. Toujours à reprendre un fil oublié. Toujours à repiquer un motif à jamais inachevé. Toujours à 'mailler l'indémaillable'. Une société n'est pas un ensemble de corps dans un ensemble de bâtiments régis par un ensemble d'institutions : une société est un réseau d'intrications (Tim Ingold). Toujours en train de se faire. Et de se défaire, et de se refaire (une crédibilité, une jeunesse, une beauté).

Il dit encore : – Toujours-déjà.

Elle dit, en serrant le nœud au bout du fil passé dans l'aiguille : – Jamais-encore.

Il dit, en levant les yeux au ciel : – On tisse toujours son nom. Sa signature. À la recherche du temps perdu est un long tag. Tous narcissiques. Laisser des traces de notre tramage après la mort. Marquer sa présence. Planter son drapeau. S'occuper pour occuper. Tous colons. Tous assoiffés d'identité, tous affamés de reconnaissance.

Il dit encore : – Tous les mêmes.

Elle dit, en continuant à coudre : – Pas toutes.

Il dit, en regardant les visiteurs qui s'essaient à coudre maladroitement : – Et ça prouve quoi, ce que vous faites-là ? Vous figurez le lien social ? Vous « participez » ? Vous n'en avez pas marre de « participer » ? Sans jamais rien faire ? Ça serait pas mieux de faire ? Plutôt que de faire semblant ? Tous bien-pensants.

Il dit encore : – Tous hypocrites.

Elle dit, en cassant le fil entre ses dents : – Tous Terriens.

Il dit, en touchant le drap de coton : – Atopolis ? La belle diversité, qui ne coûte rien à personne ! La belle ville, bien à l'abri dans les murs de son musée, où l'on vient coudre ses trente secondes de socialité ! Avant de reprendre Easyjet pour rentrer dans le bunker d'un pavillon de banlieue.

Il dit encore : – Une insulte aux vraies couturières – qui se sont foutu en l'air les doigts et les yeux pour des salaires de misère !

Elle dit, en se suçant le doigt qu'elle s'est piqué et qui saigne un peu : – 'Des opacités peuvent coexister, confluer, tramant des tissus dont la véritable compréhension porterait sur la texture de cette trame et non pas sur la nature des composantes'.

Adrian Mélis

Camarades,

Nous nous sommes trompés. Nous avons cru qu'il fallait travailler pour produire. Nous avons déchargé du sable, nous avons fait du ciment, nous avons acheté, transformé, vendu. Pour aller plus vite, pour être plus modernes, pour économiser de la main d'œuvre, ils ont commandé des machines. Nous avons fait travailler les machines, pour produire encore davantage. Ici, le socialisme n'en avait jamais assez. Là, les actionnaires en voulaient toujours plus. Vous et moi, nous travaillions. Nous fabriquions.

Maintenant, ils ont arrêté l'usine. Plus besoin de nous, ni de nos produits. D'abord les emplois industriels, puis tous les autres – enseignants, architectes, ingénieurs, médecins, avocats. Quarante pour cent d'emplois supprimés dans les vingt ans à venir. Ils nous ont avertis : Atopolis, une ville où le travail n'aura plus lieu.

Nous nous sommes trompés, parce que nous avons cru à la production. Mais nous nous sommes trompés aussi parce que nous avons cru à la fin de la production. Et pourtant la vérité était toujours là. Sous nos yeux, mais sans que nous puissions la voir. Parce qu'en fait, il fallait l'*entendre*. Le problème était dans nos têtes – pas dans le socialisme, ni chez les actionnaires.

Nous voyions l'usine comme un moyen de production. En réalité, nous la vivions comme un instrument de musique. Une pelle, un marteau, une bétonneuse, un camion : c'étaient nos tambours, nos guitares, nos pianos et nos saxophones à nous. On ne vendait des piliers et des dalles de béton que pour pouvoir continuer à faire de la musique. Ensemble. Tous ensemble. Architectes, ingénieurs, menuisiers, grutiers : tous musiciens ! Tous concertistes ! Tous mélomanes !

Mais attention, camarades, attention :

‘À trop vouloir courir au concert, on risque de prendre pour participation autonome ce qui ne serait qu'un reste déguisé des anciennes aliénations’. Une erreur peut en cacher une autre. Toutes les musiques ne se valent pas. Toutes les fins de la production non plus. Atopolis reste à fabriquer : comme une expérimentation sonore.

« Les outils du maître ne pourront jamais démonter la maison du maître » (Audrey Lorde). Cette musique participait de l'exploitation. Notre orchestre sera sans chef. Nos accords sans dominante. Nos ritournelles sans solfège. L'avenir d'Atopolis est à chercher dans les vertus et les vertiges de ce qu'ils appelaient « du bruit » – que même nos chœurs trahissent.

Benoit Platéus

Un virus nous avait sauvé la vie. La vie collective, la vie culturelle, la vie intelligente, la vie créative – bref, la vie. Celle qui vit de diversité, celle qui enrichit ma langue de toutes les langues du monde, celle qui se sent à l'étroit quand tout le monde regarde dans la même direction. Bref : la vie.

Le virus avait été injecté au sein des populations européennes durant l'été 2015. Une dizaine d'images avaient suffi. Prises en photo au musée, distribuées sur les réseaux sociaux, mises en ligne, elles avaient servi de vecteur à une attaque lente mais d'une virulence inédite – d'autant plus nouvelle et imparable qu'elle a muté en cours de route. D'abord un vulgaire virus informatique. Puis un questionnement. Ensuite un choix. Et finalement une mutation énergétique.

Premiers symptômes : des blanchiments. D'abord une simple pâleur. En avril 2016, Apple avait rappelé toute sa dernière génération d'iPad, parce que les couleurs n'étaient pas aussi vives que celles de la concurrence. En fait, les hackers avaient réussi à craquer les codes du dernier OS, et ciblé en priorité la firme devenue insolemment hégémonique. Elle n'y avait pas résisté : liquidation judiciaire en à peine dix mois.

Puis ça avait été au tour de Google. Dès octobre 2017, les sites les plus haut placés sur PageRank commençaient à s'effacer. D'abord difficiles à accéder, encombrés, lents : saturés. Puis simplement introuvables. Disparus ! Personne n'y comprenait rien : comment ? pourquoi ? Aucune réponse, aucun remède. En attendant, Google chancelait. Tout ce qu'il valorisait tendait à disparaître. La pub refluit : personne ne veut disparaître.

Même chose chez Amazon ou Alibaba : plus un produit suscitait de curiosité, de recommandations, d'achats, plus vite il disparaissait des écrans. À chaque fois, le même processus : les couleurs pâlisent, l'image est attaquée d'un blanchiment qui la dévore en saturant son exposition. L'opacité reprend le dessus – et avec elle, le divers, puisque 'l'opaque est le non réductible, qui est la plus vivace des garanties de participation et de confluence'.

En quelques mois, tous les grands empires de l'économie globale avaient mordu la poussière. Vendeurs de gadgets, de célébrité ou de temps de cerveau disponible, peu importe : tous terrassés ! Sans coup de feu ni cocktail Molotov. Tout est ensuite allé très vite.

On a reconnu l'évidence qui crevait les yeux : c'était la concentration de l'attention qui surexposait les plus vus, les plus lus, les plus entendus, les plus consultés – au point de les rendre invisibles. Au-delà d'un certain seuil, l'accumulation d'attention rendait les écrans opaques et muets. Tel avait été le génie du virus : le droit abstrait à l'opacité s'était incarné dans un algorithme reconditionnant concrètement l'ensemble des relations sociales.

La maladie, puis la disparition des surexposés avait complètement redistribué l'attention collective. Des myriades de pratiques alternatives étaient redevenues visibles – mais seulement à petite échelle et à portée locale. Tout ce qui aurait pu menacer de reprendre le dessus s'effaçait de par son succès même. Tout le monde trouvait ce nouveau paysage beaucoup plus riche et plus enrichissant. Un nouveau système d'allocation des ressources se substituait à l'ancien. Par la grâce de cet auto-effacement par saturation blanchissante, Atopolis retrouvait enfin des couleurs de vie.

Walter Swennen

La chamane souriait. D'habitude, on l'écoutait avec un mélange de condescendance et d'impatience agacée. Au-delà de l'incrédulité. Comment croire à des contes où un battement de tambour la faisait devenir loup ? Comment croire qu'elle rentrait en contact avec des esprits animaux qui l'aidaient à résoudre des problèmes relationnels ? Certains voulaient croire à la sincérité de son « vécu » (comme ils disaient). Mais pas à la « réalité des esprits » (comme ils disaient aussi). Elle avait soumis ses tranches à des laboratoires de neurologie. Ses courbes de données avaient montré une superposition simultanée de schizophrénie, de paranoïa, de dépression. Un improbable paroxysme augurant mal de « la réalité » des esprits. Au mieux, on ne savait pas. Elle souriait : cette ignorance était un progrès.

Elle était musicienne. Elle leur avait dit que son chamanisme était une propriété musicale – et que la musique ne se réduisait pas à une projection mentale. Elle leur avait fait écouter Elvin Jones. Ils avaient dit que c'était un bon batteur. Elle leur avait fait écouter Ornette Coleman, Don Cherry, Cecil Taylor, William Parker. C'était du jazz, un peu trop free pour eux. Loren Mazzacane Connors, Otomo Yoshihide, Yoshida Tatsuya. C'était du bruit. Sun Ra, Christian Vander, Haino Keiji. Ils faisaient semblant, ils s'y croyaient, d'autres y croyaient peut-être, tant mieux pour leur carrière, mais très peu pour eux. Elle souriait toujours. Par principe. Par force.

Mais cette fois-ci, la chamane souriait plus que d'habitude. 'Sans affectation ni condescendance, mais sans critique ni hauteur'. Avec confiance. Forte du 'sentiment diffus de l'accomplissement du monde'. Elle ne répondrait à rien. Elle poserait seulement quelques questions.

Elle avait amené un poste de radio, installé sur une chaise à quelques mètres d'elle. Un poste un peu ancien, avec une antenne déployée vers le haut et un câble électrique branché vers le bas. Sur le cadran, des noms de villes. Un bouton à tourner pour le volume, un autre pour la fréquence.

Croyez-vous à la radio ? Comment savez-vous qu'il y a des « ondes » ? Elles vous disent quoi, ces courbes qui oscillent sur du papier ? C'est ça, la radio ? C'est aux courbes que vous croyez ? Et si je débranchais la prise, vous croiriez encore à la radio ? Qu'est-ce qu'on entend dans une radio, sinon des « esprits » ? Et si vous tombez sur une fréquence qui fait entendre des morts ? Luxembourg, Monte-Carlo, Londres, c'est quoi ? Des villes peut-être ? Mais alors Hilversum, Sottens, Monte Ceneri ? Des lieux ? Le programme est-il attaché au lieu ? Atopolis ? Qu'est-ce qui « existe » en ces lieux ? Une réceptivité ? Une diffusion ? Une force ? Une énergie ? Elle est où, la musique ou la voix qui passe à la radio ? Vous êtes où, vous, quand vous passez à la radio ? Vous êtes quoi ? Esprits, ondes, humains ? Tout à la fois ? Tous Terriens ? Tous aériens ? Tous diffus ? Tous musiciens ? Tous chamanes ?

Diego Tonus

Toute parole se nourrit des paroles antérieures qui l'ont rendue possible et nécessaire. Elle émane d'une certaine tradition, formalisée en institution. En même temps, toute parole effectivement énoncée écrase ce qui s'est dit avant elle et ce qui aurait pu se dire à sa place. Elle impose une certaine autorité. L'autorité est à l'institution ce que le marteau est au clou.

Sauf qu'ici, le clou est en bois, similaire au bois dans lequel il pénètre. Une institution prend corps en clouant du bois dans du bois, en imposant un surplus qui vient toujours d'abord en trop, puis qui se trouve identifié à ce qu'il violentait. À la limite, il n'y a plus de clou : le marteau tape le bois directement. Il tape pour taper. Pour faire le bruit d'un marteau qui frappe. De toute façon, la violence n'est jamais celle du clou, mais toujours celle du marteau.

Sauf qu'ici, les marteaux sont en bois, similaires au bois dans lequel pénètre le clou en bois. Bois de pin ou bois de noyer ? La différence est grande, mais ici peu importe : tous ligneux. La question est ailleurs : comment penser l'institution, la violence et l'autorité, dès lors que c'est le bois qui se fait violence à lui-même, qui affermit sa substance en se rouant de coups, sans même faire semblant d'enfoncer des clous ?

Ces marteaux sont des instruments de parole, dont la fonction d'autorité est d'enfoncer des paroles. Pour les institutionnaliser. Ou pour les écraser, afin qu'elles n'empêchent pas l'institution de s'affirmer. Ou pour réveiller les endormis, pour scander un point fort, pour lancer une résonance – avec des conséquences imprévisibles : 'quand vous éveillez un constat, une certitude, un espoir, ils s'efforcent déjà quelque part, ailleurs, sous une autre espèce'.

Les institutions ligneuses résultent de forces hétérogènes, parfois conflictuelles, mais elles ne s'affermissent qu'en assurant la convergence de leurs lignes. Veines de pin ou veines de noyer, peu importe : toutes alignées.

Sauf qu'ici, les alignements sont sinueux. Les veines du bois sont alignées, mais ondulantes. Ce ne sont pas les coups des marteaux d'autorité qui sont violents : c'est leur éventuelle prétention à imposer le « droit ». La justice du droit ne peut se justifier qu'en soumettant le droit aux ondulations de lignes incurvées : en devenant lignée et ligneuse – indissociablement.

Fragile Atopolis ! Tous les coups n'y sont pas permis. Les marteaux de métal brisent le bois sur lequel ils tapent. Parce qu'ils imposent une droiture rigide, irrespectueuse des lignes qu'ils ignorent. Les maillets de bois frappent sans casser. Parce qu'ils résonnent avec ce qu'ils frappent. Les maillets sont puissants (parfois nobles et souvent beaux) lorsqu'ils restent bois, à l'écoute des lignes qui incurvent leur droit. Les maillets oppriment lorsqu'ils deviennent marteaux.

Jack Whitten

De loin : un nuage vu de la Terre. Le *Cloud*, comme ils disent. Toute l'information du monde, sortie de nos têtes et de nos machines pour monter au Ciel. On peut la faire pleuvoir à volonté, sélectivement – tant qu'ils voudront bien. Car en fait, elle est Là-Haut – lointaine et inaccessible. Noir-blanc, 0-1. Atopolis comme nuage de bits.

On se rapproche, la perspective s'inverse : un archipel urbain vu du ciel. Toujours en noir-blanc. Une ville construite sur l'eau, la nuit. Ou alors : le banal apartheid des bons et des mauvais quartiers, de la lumière et de l'obscur, du désirable et de l'angoissant. Atopolis comme étalement urbain. Clusters et attracteurs, selon la dynamique des « développements » et des « promoteurs ».

Et puis, de tout près, cela apparaît : les couleurs. La 'plage noire' est une 'plage du Diamant'. L'archipel n'a que des nuances de gris, des strates plus foncées, des zones bleues, des traces de vert, des points rouges. Du « noir » et du « blanc », nulle part. Ni firmament, ni surplomb : notre concrétude à contempler du dedans. Atopolis comme atopographie impliquée. En sous-produit de l'urbanisation, une brutalité interne toujours à urbaniser, à polir, à civiliser – mais depuis l'horreur et l'erreur de cette civilisation, qui s'étale, envahit, occupe, étouffe.

On est dedans. On se croyait dans les nuages, au-dessus de la ville, mais on était déjà dedans, sans le savoir. Dessus ? Dessous ? Dans le milieu : *in medias res*. Atopolis comme ce continent de plastique qui recouvre peu à peu les océans.

Des maisons et des quartiers ? Ou des débris et des déchets ? Peu importe : tous Terriens. Tous ensemble – à s'étouffer les uns les autres. Cassés, brisés, décomposés. Surabondants, miroitants, bigarrés. Flottants, dérivants, agglutinés. Atopolis comme multitudes désorientées, se regroupant par effets de capillarité.

Horreurs de nos erreurs : plastiques, polymères, nucléaire, OGM, nanos, pétrole, charbon. « Hyper-objets » (Timothy Morton). Non-localisables : dessus, dessous, dehors, dedans ? Partout à la fois. Non-mesurables : 3,43 millions de km² de plastique flottant ? Vingt-quatre mille ans de demi-vie du plutonium 239 ? Quelques milliardièmes de mètre d'une nanoparticule ? Atopolis comme affolement des échelles, encore plus que des boussoles.

Du cœur de l'horreur, faire émerger un salut : s'accrocher au pinceau. Peindre ce qui reste à voir dans l'effondrement des échelles. « Une image contemplative » (Vilém Flusser). Bloquer le déferlement des clichés, et regarder – de près, de loin, peu importe : tous Terriens ! Contempler une plénitude étouffante, mais non-saturée. Implanter une distance. Sculpter la surface acrylique pour répondre au continent de plastique. À travers l'horreur d'Atopolis, découvrir l'archipel d'Atopolis dans l'errance d'Atopolis.

Crédits :

Sauf autre indication, tous les numéros de pages ci-dessous renvoient à Édouard Glissant, *Poétique de la Relation*, Paris, Gallimard, 1990, qui est cité dans les textes entre ‘guillemets simples’.

Autres références générales : Christophe Bonneuil & Jean-Baptiste Fressoz, *L'événement anthropocène. La Terre, l'histoire et nous*, Paris, Seuil, 2013. Stéphane Degoutin et Gwenola Wagon, *Worldbrain*, disponible sur <http://worldbrain.arte.tv>. Bruno Latour, *Facing Gaia. Six Lectures on the Political Theology of Nature*, The Gifford Lectures, February 2013. Timothy Morton, *Hyperobjects. Philosophy and Ecology after the End of the World*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2013.

Saâdane Afif, p. 200.

Nevin Aladag, p. 191. Daniel E. Koshland, “The Seven Pillars of Life,” *Science*, March 22, 2002, vol. 295, no. 5563, p. 2215-2216.

Francis Alÿs, p. 151.

El Anatsui, p. 98 & 125.

Danai Anesiadou, p. 155.

Yto Barrada, p. 153.

Vincen Beeckman, p. 153.

Walead Beshty, p. 125. Vilém Flusser, *La Civilisation des medias*, Belval, Circé, 2006, p. 62.

Huma Bhabha, p. 140.

Vlassis Caniaris, p. 21.

Abraham Cruzvillegas, p. 155. Merci à Christophe Degoutin.

Meschack Gaba, p. 192. Peter Sloterdijk, *Écumes. Sphères III*, Paris, Maren Sell, 2005.

Jef Geys, p. 57.

Thomas Hirschhorn, p. 209. Merci à Scott Fields.

David Medalla et Adam Nankervis, p. 49 & 204. Tim Ingold, *Being Alive*, London, Routledge, 2011.

Adrian Mélis, p. 134.

Benoît Platéus, p. 205.

Walter Swennen, p. 38 & 137.

Diego Tonus, p. 57.

Jack Whitten, p. 135. Timothy Morton, *Hyperobjects. Philosophy and Ecology after the End of the World*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2013. Vilém Flusser, *La Civilisation des medias*, Belval, Circé, 2006, p. 64.